



Un jeune homme s'avanceit... (Page 652.)

de ciel ou une étoile. Quelquefois, quand le sommeil fermait à demi ses paupières, il croyait que ses vœux étaient exaucés; il se redressait alors, éperdu; mais bientôt il souriait amèrement, car la lueur qui avait frappé ses yeux ne venait point du ciel; c'était une étoile humaine, une étoile de souffrance et de mort; la lumière allumée dans la maison voisine, près du lit d'un agonisant! Alors il restait à écouter les rumeurs de la nuit; il comptait les heures qu'il avait de moins à vivre; il prêtait l'oreille au bruit de l'horloge éloignée, et il lui semblait entendre le cri de l'ange placé par Dieu devant la mort, pour avertir les hommes de son approche.

Ce n'était qu'au matin, lorsque les premières clartés commençaient à blanchir le vitrage, qu'il laissait aller sur sa couche son corps fatigué. Il fermait les yeux pour ne pas voir le monde qui allait revivre, et il appelait le sommeil afin de l'oublier quelques heures.

Ainsi s'écoulaient ses journées et ses nuits. Quelquefois pourtant, ramené au sentiment de la vie positive, il essayait de sortir de cette mélancolie farouche. Il voulait se plier aux exigences de sa profession, étouffer son imagination sous les textes de lois, travailler courageusement à ses études d'avocat; alors toutes les misères de sa position lui étaient de nouveau révélées; les livres lui manquaient! Il cherchait vainement, à travers les articles de son Code, les mille hiéroglyphes invisibles découverts par la subtilité chicaneuse des commentateurs; son esprit s'épuisait dans cette étude puérile. Il sentait sa raison, prise au trébuchet entre deux lois, s'y meurtrir et s'y fausser. Sans fil conducteur, sans jalons, au milieu de ce dédale, il ne s'y était pas plutôt plongé, qu'il étendait ses bras avec épouvante autour de lui, pour savoir où il était. Ses forces s'épuisaient ainsi en tentatives superflues, sans qu'il pût atteindre le but.

C'était alors, surtout, qu'il prenait en horreur l'état qu'il avait choisi, et qu'il tournait ses yeux avec regret vers ceux qu'il avait dé-

daignés. Par suite d'une illusion commune en pareil cas, il se figurait qu'il eût trouvé les autres voies plus faciles. D'ailleurs, il était déjà las de la direction qu'il avait suivie, et il eût désiré changer de route. Les âmes passionnées sont ainsi faites; une fièvre incessante les tourmente; non que cette mobilité provienne d'une inconstance impuissante, comme le répète le vulgaire; mais les hommes de passion épuisent vite, parce qu'ils consomment beaucoup; ils embrassent chaque idée si fortement, qu'ils finissent par l'étouffer. Poussés par leur ardeur inquiète, ils veulent étudier le monde sous toutes les faces: à chaque station, ils jettent un coup d'œil autour d'eux, cueillent une fleur, regardent à l'horizon, puis crient: *En avant!* Esprits nomades, ils parcourent l'univers moral, ainsi que l'Arabe parcourt le désert, et campent dans la vie sans s'y établir, comme si un instinct plus élevé les avertissait que l'homme ici-bas n'est qu'un soldat en marche qui s'avance à la conquête de la mort.

## IV

Un jour qu'Antoine se trouvait plus mécontent et plus abattu que de coutume, il se dirigea vers le Thabor, traversa l'esplanade, alla s'asseoir dans une des allées les plus basses et les plus ombreuses. C'était le soir, l'air, encore tiède, faisait à peine frissonner le dôme de feuillage; on entendait la petite cloche des *Enfants-Trouvés* tinter dans les arbres, et une senteur embaumée, qui s'élevait du Jardin des Plantes, retombait sur les allées comme une rosée balsamique.

Il n'est personne qui n'ait remarqué l'action pénétrante que les parfums exercent sur les organisations impressionnables. Le simple contact d'une brise qui a passé sur des clématites, la seule émanation d'une fleur d'héliotrope suffisent parfois pour vous serrer le cœur. Vous

sentez ce parfum qui vous coule dans tous les nerfs, comme un poison suave; votre corps s'enfièvre, votre âme s'alanguit, et une mélancolie profonde, inconsolable, mortelle vous pénètre et vous inonde. Antoine, déjà disposé aux émotions douloureuses, éprouva bientôt tous les symptômes de ce singulier empoisonnement de l'âme: il sentit sa tristesse devenir horrible. Il se mit à repasser, avec une rage de désespoir qu'il n'avait jamais éprouvée, l'existence déflurée à laquelle il se trouvait condamné, et à regarder avec horreur l'avenir qui ne lui promettait qu'isolement et oubli.

Depuis quelque temps, de nouveaux désirs commençaient à le tourmenter. Comme tous les enfants élevés dans cette classe qui sépare le prolétaire de la bourgeoisie, il avait longtemps conservé des mœurs austères. Défendu d'abord, par son ignorance, contre le libertinage précoce dont les collèges sont l'école, il s'en était ensuite préservé par le dégoût. Devenu adolescent, la conscience de son peu de grâce, et la timidité qui en avait été la suite, lui servirent encore de sauvegarde. Il avait eu d'ailleurs, il faut le dire, peu d'entraînements à vaincre, car il appartenait à la race dure et chaste de la vieille Armorique, et chez lui les sens s'étaient éveillés tard.

Cependant cette nature primitive s'était insensiblement modifiée dans l'atmosphère où il avait vécu. Livré aux seuls travaux de l'intelligence, sa constitution populaire s'était efféminée. Il avait senti fondre peu à peu l'enveloppe de granit qui défendait ses nerfs contre les chaudes et douces émotions. L'air voluptueux du monde lui était entré par tous les pores, et les sensualités raffinées de l'imagination avaient commencé à le troubler. Éveillé tard, ses facultés viriles ne s'en étaient trouvées que plus fortes pour le désir, et plus furieuses pour en poursuivre la satisfaction.

Depuis quelque temps, surtout, il sentait vivement les aiguillons de la jeunesse. Ses nuits étaient peuplées d'étranges visions, et il y avait, à la fois, dans ses songes, l'ingénuité